

questions
de communication

Questions de communication

17 | 2010

Les cultures des sciences en Europe

Mike DAVIS, *Dead Citie*

Trad. de l'anglais par Maxime Boidy et Stéphane Roth, Paris, Éd. Les Prairies ordinaires, coll. Penser/Croiser, 2009, 137 p.

Michaël Bourgatte



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/259>

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2010

ISBN : 978-2-8143-0024-8

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Michaël Bourgatte, « Mike DAVIS, *Dead Citie* », *Questions de communication* [En ligne], 17 | 2010, mis en ligne le 23 janvier 2012, consulté le 25 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/259>

Ce document a été généré automatiquement le 25 avril 2019.

Tous droits réservés

Mike DAVIS, Dead Citie

Trad. de l'anglais par Maxime Boidy et Stéphane Roth, Paris, Éd. Les Prairies ordinaires, coll. Penser/Croiser, 2009, 137 p.

Michaël Bourgatte

RÉFÉRENCE

Mike DAVIS, *Dead Citie*. Trad. de l'anglais par Maxime Boidy et Stéphane Roth, Paris, Éd. Les Prairies ordinaires, coll. Penser/Croiser, 2009, 137 p.

- 1 « Militant intarissable » : voilà comment était qualifié Mike Davis dans une interview accordée à l'hebdomadaire *Télérama* en 2008 (n° 3028) à propos de la sortie de l'un de ses précédents ouvrages, *Le pire des mondes possibles. De l'explosion urbaine au bidonville global* (Paris, Éd. La Découverte, 2006). La parution de cet essai sur la pauvreté urbaine et les bidonvilles fut suivi, quelques mois plus tard, de *Le Stade Dubaï du capitalisme* (Paris, Éd. Les Prairies ordinaires, 2007) abordant la question du capitalisme au regard du « cas Dubaï », puis de *Paradis infernaux* (Éd. Les Prairies ordinaires, 2008) mettant en relation, là encore, les économies de la ville et de l'humain. Impossible donc, pour qui s'intéresse à la question, de passer à côté de Mike Davis et de sa nouvelle livraison au titre fantasmatique, *Dead Citie*. Impossible non plus de passer à côté de cette lecture si l'on croit en la valeur d'une idéologie scientifique bienveillante et progressiste. Car Mike Davis est un de ces chercheurs qui a plus à voir avec la question qu'avec la réponse, qui cherche davantage à discuter qu'à convaincre. Ce marxiste déclaré enseigne l'histoire urbaine à l'université de Californie. Pour autant, je serais tenté de le qualifier de sociologue de l'urbanité (plus que de l'urbanisme) ; c'est avant tout un humaniste qui se préoccupe peu de la preuve, comme le ferait un historien au sens strict, et qui se préoccupe plus de l'homme que de la ville, à l'inverse d'un urbaniste. Ce livre, qui se divise en trois parties quasi autonomes, est une réflexion d'envergure sur l'urbanité, son évolution et sa déchéance. En somme, il introduit une forme de discussion novatrice sur le couple culture/nature à partir de laquelle l'auteur élabore ce que j'appellerais « une dialectique de l'anticipation ». En

premier lieu, il s'agit de mesurer l'impact de l'action de l'homme sur la nature, mais aussi de mesurer l'impact de la nature sur l'action de l'homme et ce, à partir d'une investigation historique de grande ampleur reposant sur un corpus bibliographique vaste et hétérogène (on retrouve des références à des écrits d'historiens, à des textes de biologie, des citations de textes littéraires, etc.). En second lieu, il s'agit de jouer sur des codes d'écriture et de diffusion des savoirs. En effet, Mike Davis propose un texte à la croisée de l'essai scientifique et du récit de science-fiction.

- 2 Le premier chapitre s'intitule « Le cadavre berlinois dans le placard de l'Utah » et rapporte l'incroyable – et néanmoins réelle – histoire de la reconstruction d'un quartier berlinois dans un désert situé au sud-ouest de Salt Lake City. Identifiée sur les cartes militaires sous le nom de « village allemand », cette zone d'essais a permis à l'armée américaine d'expérimenter les qualités incendiaires de ses bombes pendant la Seconde Guerre mondiale. Encore plus incroyable, l'infrastructure de ce quartier a été pensée et conçue par des ingénieurs de la compagnie pétrolière *Standard Oil* et des décorateurs de la RKO, une grande société de production cinématographique de l'époque. L'idée était de reproduire « au plus près » une ville en miniature en respectant ses règles architecturales et mobilières (espacements, matériaux employés, densité de population, etc.). On reste évidemment sans voix devant un tel projet (on doute même de son existence). On l'est déjà face à la capacité de l'homme à optimiser les qualités destructrices de ses bombes, quelles qu'elles soient. On l'est davantage quand on découvre qu'il existe des logiques humaines qui résident dans l'expérimentation préalable des armements sur des cibles identiques à des cibles réelles (l'objectif étant de voir comment brûle un immeuble et comment se répand l'embrasement sur les constructions aux alentours).
- 3 Dans un souci de linéarité, Mike Davis a intitulé son deuxième chapitre « Les flammes de New York » et revient sur les événements du 11-Septembre. Ce qui est intéressant ici, c'est que l'auteur commence à développer son récit d'anticipation dont il n'avait fait que poser les jalons dans le premier chapitre. Le propos se confond avec un écrit de science-fiction et ce, dès l'exergue dans lequel il cite un extrait de *La guerre des mondes* de Herbert G. Wells où il est question de la fin de New-York. Il essaie de mettre en évidence des signes annonciateurs de la décadence urbaine à partir de citations et de références du début du xx^e siècle, qu'elles soient littéraires comme nous venons de le montrer, scientifiques (Walter Benjamin, Sigmund Freud) ou poétiques (Federico Garcia Lorca). Puis, il les mêle à un contenu et un argumentaire scientifiques, issus des *Fear Studies* – ou « Études des peurs sociales ». L'auteur montre qu'il y a une montée frénétique et quasi paranoïaque chez les personnes vivant en ville, des suspicions et des croyances aux théories du complot. Celles-ci proviennent des récits médiatiques auxquels ces individus sont confrontés au quotidien, notamment à la télévision. Cette « économie de la peur » doit favoriser la solidarité entre les citoyens dans un même combat contre un mal invisible (fictionnel?) et ainsi leur masquer quelque chose de plus fondamental : la propre dégénérescence de la ville qu'ils produisent par leurs activités.
- 4 Dans son troisième et dernier chapitre intitulé « Villes mortes : une histoire naturelle », Mike Davis spéculé sur l'urbanité et sa déchéance autour d'une idée simple et avérée : le geste créateur de l'homme n'est pas pérenne. Soit il y a une destruction réelle, soit il y a un fantasme de destruction qui engendre des modifications cycliques de la ville avec des périodes de plus ou moins grande reconfiguration. Il y a un Berlin d'après-guerre à reconstruire presque intégralement. Il y a un New-York post-11-Septembre à reconstruire partiellement. Mais dans les deux cas, il y a un traumatisme urbain et humain qui produit

une sorte de décadence irréversible. Dès lors, l'auteur s'enfonce dans le récit d'anticipation, imaginant un futur dans lequel la nature s'imposerait aux villes en même temps que les hommes disparaîtraient ou seraient assimilés à ce nouveau paysage. Ici, il est cependant moins question d'écologie que de réflexions sur le devenir de la ville à partir de recherches conduites en biologie végétale et animale. Infiltration et prolifération d'herbacés, d'animaux, d'insectes ou de bactéries sont autant de parasites pouvant venir à bout des constructions humaines, à plus ou moins long terme. Ainsi, à partir du vieil adage « la nature reprend toujours ses droits », Mike Davis pense-t-il la fin de la ville, création que l'homme parcourt aujourd'hui comme son environnement naturel, mais qui est un objet fragile soumis aux aléas de la nature et plus encore, de la nature humaine.

- 5 En définitive, *Dead Cities* peut subjuguier par la fulgurance de ses apports, mais aussi dérouter – ou plus simplement laisser perplexe – quant à la posture adoptée par son auteur. L'écriture fonctionne comme s'il s'agissait d'un roman de science-fiction s'emparant de solides argumentations scientifiques. En somme, l'ouvrage repose sur une dialectique de l'anticipation. L'auteur y discute des phénomènes ayant trait à des événements passés et scientifiquement attestés. Il discute aussi d'événements passés autour desquels demeurent un certain nombre de récits spéculatifs. Enfin, il n'oublie pas de réfléchir à un possible futur pour l'humanité, compte tenu de ce dont elle a été capable ces cent ou cent cinquante dernières années autour d'un perpétuel exercice de construction/destruction des villes (restructurations, accidents, guerres, attentats, etc.). *Dead Cities* n'est donc pas totalement un recueil de réflexions sur la ville, sur l'urbanité et sur la force de la nature. Ce n'est pas non plus totalement un roman futuriste aux aspirations médiumniques. C'est une proposition sur les apports et les limites du geste créateur dont est capable l'homme et sur sa relation à son environnement.

AUTEURS

MICHAËL BOURGATTE

LCC, université d'Avignon et des pays de Vaucluse
michael.bourgatte@gmail.com